

Notre regretté ami Pierre Soisson qui a longtemps dirigé les Cahiers du Cercle avec la compétence et le talent que nous savons, a laissé le manuscrit d'un ouvrage sur Jésus. Avec la modestie qui était l'une de ses qualités, mais qui, finalement, peut devenir un défaut, il avait voulu passer son texte au crible de la critique, en fait de ma critique, ce qui a été en grande partie fait sans que je puisse réellement trouver à redire, même si je ne partage pas ses conclusions. Finalement, il nous a quittés avant de trouver un éditeur. Madame Soisson, notre présidente d'Honneur, a fait éditer l'ouvrage dans son entier au nom du Cercle, mais sa diffusion ne pouvait que rester limitée. En vain j'ai cherché à persuader quelques uns des éditeurs de ma connaissance de publier ce texte. Mais les éditeurs deviennent de plus en plus frileux, surtout pour publier un texte malgré tout quelque peu dérangeant : il aurait fallu que notre ami soit un journaliste connu et qu'il nous procure un ouvrage banal et conventionnel sur Jésus, (par lequel, par exemple, il aurait étonné le bon public et les journalistes en leur révélant que, en vérité, Jésus avait des frères, oui des vrais frères qui n'étaient pas des cousins comme le prétend l'enseignement de l'Eglise !), en bref qu'il enfonce à grand renfort de mots des portes pourtant largement ouvertes depuis non pas Renan, mais même Strauss, soit depuis un siècle et demi, pour qu'un éditeur se lance dans une aventure sans risques.

Avec l'accord de Madame Soisson, que nous remercions pour son obligeance, nous avons donc pris l'initiative de publier ce texte en « feuilleton » dans nos cahiers, afin que chacun puisse en prendre connaissance.

Voici donc la première livraison de cet ouvrage intitulé par l'auteur : *Un avatar du paganisme : un Christ nommé Jésus.*

Guy Rachet

UN AVATAR DU PAGANISME : UN CHRIST NOMME JESUS

PREFACE

POSITION DE LA QUESTION SUR LE PLAN DE L'HISTOIRE

Peut être qualifié de chrétien celui qui professe la religion de Jésus-Christ. Autrement dit, celui qui croit qu'au début de notre ère, vécut sur la terre Jésus, fils de Dieu, envoyé par son père pour y prêcher une nouvelle religion rédemptrice, et qui est mort crucifié, pour racheter les péchés des hommes, puis est monté au ciel rejoindre celui dont il était l'envoyé. C'est du moins là la définition courante admise par le plus grand nombre.

A partir de ces croyances de base qui font que tous ceux qui les partagent peuvent se dire chrétiens, des interprétations diverses sur des points de détail ont donné naissance à de nombreuses églises¹ ou sectes aux destinées diverses.

Les sources historiques principales auxquelles se réfère le christianisme sont les quatre *évangiles canoniques*². Ceux de Marc, Matthieu et Luc sont appelés "synoptiques"³. Ils présentent entre eux de fortes similitudes. Le quatrième, d'un ton beaucoup plus mystique, est attribué à Jean. Ces évangélistes, selon la tradition chrétienne, réaffirmée par le Concile Vatican II, seraient quatre des douze apôtres de Jésus. Ils auraient donc connu le Maître et témoigné par leurs récits de ce qu'ils ont vu et entendu.

¹ Église dérive du latin *ecclesia* qui signifie assemblée.

² C'est à dire acceptés par le "canon" de l'Église, à l'opposé des évangiles dits "apocryphes" qui ont été rejetés. On entend, en langage ecclésiastique, par "canonique" ce qui a force de loi au sein de l'Église : ainsi on parle du droit canon.

³ Le mot signifie littéralement "qui peut embrasser d'un seul coup d'œil les parties d'un ensemble", en l'occurrence la vie de Jésus.

D'autres textes, considérés par l'église catholique, apostolique et romaine comme postérieurs, nous apportent des éclaircissements sur la doctrine et l'histoire des premières églises. Ce sont, en particulier, l'*Apocalypse* de Jean, les *Epîtres* et les *Actes de Apôtres*.

Tous ces textes sont d'origine chrétienne. Ils ont été composés, à différentes époques, par des êtres humains et, à ce titre, doivent, pour l'historien, être soumis à la critique comme n'importe quel texte concernant Alexandre le Grand, Jules César, Jeanne d'Arc, Louis XIV ou autres personnages historiques.

Il existe d'autres documents, d'origine profane, c'est à dire écrits par des non chrétiens, et faisant référence à Jésus ou au Christ ou à Jésus-Christ. Ils doivent être examinés suivant la même méthode.

En Histoire, il existe deux sortes de critiques : la *critique externe* et la *critique interne*. La première consiste à vérifier l'*authenticité* des documents examinés et éventuellement à les rétablir dans leur forme originelle et dans leur état primitif. Car, quand il s'agit de textes très anciens, nous ne possédons presque jamais des originaux, mais des copies de copies. Et souvent les copistes, pour des raisons très diverses, ont supprimé certains passages du texte original ou, au contraire, ont ajouté à celui-ci. Ces additions s'appellent des interpolations. Pourquoi avoir modifié le texte ? La plupart du temps, avec la meilleure foi du monde, le copiste a pensé que le passage qu'il recopiait présentait une erreur et l'a rectifié parce qu'il ne correspondait pas à sa propre certitude.

Parfois encore, il a trouvé bon de s'appuyer sur l'autorité d'un auteur, dont il ne comprenait d'ailleurs pas toujours très bien la pensée, pour lui faire approuver sa propre opinion. N'oublions pas que, durant la sombre nuit du Haut Moyen-âge qui suit la chute de l'Empire Romain d'Occident, ce sont des moines qui ont sauvé l'héritage culturel antique qui nous reste encore, en recopiant, au fond de leurs monastères, de siècle en siècle, les textes qui nous permettent de connaître aujourd'hui Rome. Tout comme d'autres moines, dans l'Empire d'Orient, ont sauvé une petite partie de l'héritage grec. Or, ces religieux étaient de fervents chrétiens, profondément imprégnés de leur

dogme et de leurs traditions et parfois assez ignorants. D'où souvent un certain zèle, prosélyte mais peu scientifique, à modifier, en coupant ou en ajoutant, les textes qu'ils avaient en main. Si l'on veut considérer qu'au cours des diverses copies qui ont été effectuées à partir d'autres copies, chacun s'est livré peu ou prou à diverses "corrections", on se rend compte que les textes que nous possédons risquent de différer étrangement des écrits originels.

Le premier travail de la critique externe consiste donc à tenter de reconstituer, dans leur intégralité, les passages manquants, essentiellement à l'aide d'autres documents, s'il s'en trouve, traitant du même sujet et qui ont subi également la même critique. Il faut aussi éliminer les interpolations suivant la même méthode. Ces interpolations sont bien souvent évidentes, soit parce que le passage ajouté contredit l'ensemble, soit parce qu'il vient là comme "cheveux sur la soupe", soit parce que son style et son vocabulaire diffèrent totalement de ceux du contexte. D'autre part, de nos jours, les moyens de la chimie et de la physique contemporaines permettent de nous rendre compte que certaines datations admises durant longtemps par les chercheurs sont manifestement inexacts.

Nous verrons qu'en ce qui concerne les écrits chrétiens, nous nous heurtons à un préjugé quant à leur datation, préjugé devenu article de foi. L'ordre dans lequel la tradition ecclésiastique romaine ou protestante les présente est faux. Un des meilleurs érudits protestants en la matière, Oscar Culmann, ne craint pas d'écrire ingénument : "*Nous devrions procéder chronologiquement, c'est à dire commencer par les épîtres pauliniennes dont nous savons de façon certaine qu'elles ont été rédigées avant les évangiles... nous croyons préférable de suivre grosso modo l'ordre traditionnel et de commencer notre étude analytique par les écrits narratifs : les quatre évangiles et le livre des Actes de Apôtres*¹".

Ainsi, sous le fallacieux prétexte du respect de la tradition chrétienne, « *de peur de passer pour un factieux qui veut à lui seul en savoir plus que tous les autres et contredire la*

¹ Oscar CULLMANN, *Le Nouveau Testament*, collection "Que sais-je ?", P.U.F. éd., 1966.

*vénérable Antiquité*¹ », comme écrivait déjà Pierre Bayle au XVIII^{ème} siècle, un critique aussi avisé qu'Oscar Cullmann fait passer au second plan la chronologie historique. C'est dire les difficultés qu'il y a pour secouer, en matière d'histoire des origines du christianisme, le joug du confort intellectuel.

Mais revenons à une démarche plus proche de celle de Descartes : le document étant reconstitué autant que faire se peut, il s'agit de s'attaquer alors à la critique interne. Celle-ci n'a plus pour but d'examiner l'authenticité, mais la *vérité* du contenu du document. Car celui-ci peut être parfaitement authentique sans pour autant refléter la vérité. De tous temps, il y a eu des ignorants, des imbéciles, des menteurs, des imaginatifs, des conteurs d'histoires et l'erreur est humaine. Là encore, seule, la confrontation avec d'autres textes relatant les mêmes événements, peut nous permettre de rétablir les faits dans une vérité approximative, sinon totale.

Il n'est pas possible d'accepter pour vrai le récit d'un événement par un seul témoin. Le vieil adage juridique *testis unus, testis nullus*² s'applique en histoire comme en droit. L'auteur, en effet, outre la possibilité du mensonge conscient, peut se tromper, rapportant un fait par ouï-dire, sans l'avoir contrôlé. Il faut donc rechercher la manière dont le narrateur a pu connaître les faits dont il parle, étudier son caractère à travers les différents renseignements qu'il nous livre sur lui-même ou que nous connaissons par d'autres, jauger son degré d'instruction, savoir s'il est un esprit crédule ou épris d'exactitude, s'il est partial, intéressé à farder ou à falsifier la réalité.

Même lorsqu'il s'agit d'un témoin de bonne foi et qui a assisté lui-même à un événement, il n'en aura vu qu'une partie et n'en aura retenu que ce qui l'a particulièrement frappé, du fait de sa sensibilité propre.

Il s'agira, dans cette étude, d'examiner sous ces deux angles les documents en notre possession afin d'en dégager la personnalité de Jésus, celle de ses apôtres, celle de ses partisans,

¹ Pierre BAYLE - *Pensées sur la Comète*, 7 & 47.

² “Un seul témoignage, témoignage nul”.

en replaçant leur action dans les milieux historique, géographique, climatique, culturel, social, idéologique, politique, où ils ont vécu.

Les textes émanant de croyants - que ce soit en matière politique ou religieuse - doivent être particulièrement soumis à sévère critique. Chacun s'en rend compte : celui qui est persuadé de la vérité d'une doctrine a tendance à perdre son esprit critique et à ne plus considérer ce qu'il voit, mais ce qu'il croit. Et les errements des hommes de bonne foi sont toujours plus difficiles à discerner que les mensonges. En outre, les personnages et les événements qui font l'objet de notre étude se situent en pays méditerranéen. L'imagination a toujours fleuri sur ces terres inondées de soleil. Ce n'est pas, croyons-nous, faire injure à une foi quelconque que d'essayer de faire passer au crible de la critique cartésienne les récits que nous ont légués nos ancêtres.

L'étude de toutes les religions montre qu'aucune n'est apparue soudainement, à partir de rien, sous l'impulsion d'une seule personnalité. Mais, semblable en cela à tous les phénomènes sociaux, elles ont subi des influences diverses. Guignebert écrit à ce sujet : "*Une religion, quelle qu'elle soit, ne tombe pas toute faite du ciel ; elle naît d'une initiative particulière, ou d'un besoin général, puis elle se constitue et se nourrit... en puisant dans le milieu religieux où elle est amenée à vivre*". Nous pensons, pour notre part, qu'une religion - comme tout mouvement politique, culturel ou social - naît d'abord d'un besoin général. Un individu ou des individus peuvent exprimer en termes clairs un sentiment diffus dans la masse, mais si ce besoin général n'existe pas à l'origine, aucune initiative particulière ne peut déclencher un mouvement profond et durable.

Une religion est composée de mythes et de rites et présente une philosophie particulière. Le mythe correspond à une explication imagée de l'univers, de la place de l'homme dans le monde et de l'origine du culte, de son histoire, au cours des temps. Le rite, au contraire, est une tentative de dialogue entre l'homme et le dieu. Il s'agit, dans un premier temps, par des

¹ Charles GUIGNEBERT - *Le Christianisme Antique*, Flammarion, Paris 1921, p. 16.

pratiques gestuelles, des prières, des sacrifices, des cérémonies, d'honorer la divinité, de lui rendre hommage, et, dans un second temps, de lui réclamer ses faveurs. On voit par là qu'une religion est un fait humain, social, collectif qui suit les lois de toutes les sociétés, car c'est un phénomène collectif. Bien entendu, elle possède, à la base, une croyance entre un ou plusieurs dieux. C'est en cela que la pensée métaphysique se mêle au phénomène social.

Nous examinerons donc, dans une partie de cet ouvrage, l'histoire de la formation des dogmes chrétiens, leurs origines, les influences qu'ils ont subis et leur évolution durant les deux premiers siècles de notre ère.

Il ne s'agit pas ici de faire acte de polémiste à l'encontre de certaines croyances, pas plus que de justifier certaines positions ne relevant que de la conscience de chacun. Nous n'avons pas non plus la prétention d'apporter des lumières nouvelles et inédites sur les origines chrétiennes. Tout au plus, une hypothèse. Depuis longtemps des esprits compétents jusqu'à l'érudition ont étudié ce problème. Mais souvent, leur propos n'a touché qu'une minorité de spécialistes.

Un paradoxe apparaît : depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, l'Histoire a conquis la faveur du grand public. De nombreuses revues de vulgarisation, un nombre impressionnant d'ouvrages historiques ont vu le jour et se sont révélés de francs succès. Les programmes de radio ou de télévision donnent une large place aux émissions sur les hommes et les choses du passé. Mais on ne voit guère abordée la question des origines du christianisme et l'histoire de l'Église. Nous sommes encore bloqués à une époque où, comme l'écrivait encore Charles Guignebert en 1921, *"les uns restés, comme les simples et les ignorants, sous l'hypnose atavique d'une éducation chrétienne, consentie ou subie, mais jamais critiquée ou seulement raisonnée, acceptaient naïvement l'empire du tabou et se détournaient comme d'une entreprise sacrilège et damnable, de recherches que l'enseignement de l'Église rendait, croyaient-ils, inutiles et qu'elle condamnait. D'autres, gagnés au scepticisme par disposition naturelle, ou par quelques raisonnements superficiels, posaient comme indiscutable le principe, renouvelé de Cicéron qu'une religion est nécessaire*

au peuple, qu'elle constitue la garantie de sa morale et le frein de ses appétits, que c'est donc faire œuvre pernicieuse à la société tout entière que d'ébranler l'Église établie. D'autres enfin, d'esprit paresseux ou simpliste, disposés à se représenter toute religion comme une vaste entreprise de supercherie et d'exploitation machinée par les prêtres, se persuadaient que le christianisme valait tout au plus quelques haussements d'épaules et quelques plaisanteries¹."

Cependant, quelle qu'ait été la discrétion dans laquelle ont été tenues les recherches d'éminents esprits en matière d'étude des origines chrétiennes, les idées les plus préconçues, les plus établies ont été battues en brèche. L'Église romaine s'en est bien rendu compte : ces dernières années, son enseignement a considérablement évolué. Loin de mettre l'accent, comme elle le fit durant des siècles, sur le contenu mystico-historique de son dogme, elle s'est maintenant placée dans une conjoncture d'évolution sociale. Reprenant certains éléments de la critique marxiste, elle les a amalgamés à sa doctrine. Certains de ses dignitaires ont été tellement loin en cette occasion que l'on peut se demander, à lire les déclarations de quelques évêques, ce qui reste de son enseignement traditionnel. L'antique formule : "Hors de l'Eglise, point de salut" semble bien dépassée depuis la découverte de l'œcuménisme. Contrairement à ce qui avait été enseigné depuis près de deux mille ans, Rome a découvert qu'il n'y avait jamais eu de "peuple déicide". Peu à peu, l'Église donne l'impression de penser qu'au fond toutes les religions se valent et elle tente de créer un "humanisme chrétien", consistant à faire une plus belle place à l'homme qu'à Dieu. Nous avons entendu récemment le pape parler aux fidèles, si nous pouvons nous permettre cette expression, non pas ex-cathedra, mais ex-synagoga et réserver les foudres de son excommunication à un prélat inconditionnellement fidèle à l'enseignement séculaire de l'Eglise.

Cela montre que les barrières qui avaient été élevées autour d'une sacro-sainte Vérité commencent à s'effondrer, d'où un considérable flottement dans les consciences des fidèles et l'ébranlement du trône de Pierre. Sous les coups de la science et

¹ Charles GUIGNEBERT - *Ibidem*, p. 16.

de la raison, le navire semble faire eau et les efforts entrepris pour colmater les brèches n'en ouvrent-ils pas d'autres et de plus graves ? Les efforts actuels de la papauté portent sur une tentative de ralliement des populations sous-développées - les voyages incessants du pape le montrent -. Serait-ce donc qu'en milieu occidental, là où l'esprit critique a pénétré, le christianisme ne fasse plus recette ? Revient-on à l'évangélisation des premiers siècles où la nouvelle foi ne rencontrait de succès que dans les milieux les plus intellectuellement déshérités, les esclaves et les illettrés ?

Nous n'éprouvons aucun complexe à dire que nous tentons ici de faire œuvre de vulgarisation, c'est à dire de mettre à portée d'un public aussi large que possible les données souvent éparées de questions mal connues, en même temps que certaines critiques et thèses qui ne sont pas particulièrement de notre cru. Nous essayerons de le faire le plus simplement possible, en des termes accessibles à tous, en serrant les données de la critique historique, mais sans nous perdre dans des détails que le lecteur intéressé par le sujet pourra trouver chez les auteurs ayant traité avec érudition ces points particuliers.

Mais nous serons toujours guidé par les principes qu'exprime Ernest Renan quand il écrit : « Par cela seul qu'on admet le surnaturel, on est en dehors de la science, on admet une explication qui n'a rien de scientifique, une explication dont se passent l'astronome, le physicien, le chimiste, le géologue, le physiologiste, dont l'historien doit aussi de passer ».